

CE Seigneur et ce Dieu que je prétends être mien, à propos duquel j'affirme une possession si étrangement passionnée, ne serait-ce pas qu'il répond à un besoin de ma nature, à une exigence assez forte pour créer son objet ? Cette objection, que de fois me la serai-je faite à moi-même ! J'appelle un sauveur parce que j'ai besoin de salut et j'ai besoin de salut parce que je me crois coupable, et je me crois coupable parce que je crois que le Mal est dans le monde et en moi, et que ma nature en est atteinte.

Au vrai, la première ligne d'un ouvrage intitulé : *Ce que je crois* aurait dû être : je crois que le Mal existe et je juge de ce qu'il

est le Mal à la lumière du Christ. A partir de là, j'avance sur une route chaque jour plus désertée. De toutes les Béatitudes du Sermon sur la Montagne, il n'en est aucune qui soit plus méprisée du monde moderne que celle qui est promise aux cœurs purs. Cette exigence du Christ qui heurte de front la nature, heurte aujourd'hui, comme aux jours de Tibère, de Claude et de Néron, ce monde pour lequel le Christ a refusé de prier et qui divinise la nature aujourd'hui comme il y a deux mille ans.

Je crois que le Mal est dans le monde, mais est-ce que je crois qu'il n'y était pas dès le commencement et qu'à un moment de la durée il a été là tout à coup, à la suite d'un acte délibéré accompli par l' « homo sapiens » ?

Ce que recouvre le récit de la Bible, s'il s'appliquait en fait à un seul couple (ce qui est impensable) ou si Adam et Ève incarnent une continuité humaine, je laisse à d'autres le choix des hypothèses. Mais que le Mal soit dans le monde et au secret de

notre être, qu'il naisse à la jointure en moi de l'esprit et de la chair, c'est une évidence à laquelle il n'est aucun autre moyen de se dérober que de prétendre, à la manière gidienne, que le Mal est le Bien et le Bien le Mal.

Entre toutes les choses que je crois, celle-là plus qu'aucune autre m'isole dans le monde où j'achève de vivre et où la pureté du cœur est devenue inconcevable.

La pureté de la jeunesse... Je ne devrais pas toucher à ce sujet. Et d'abord à cause de mon âge. Quand on a passé le cap des tempêtes et trouvé le port, on est mal venu de vouloir faire la leçon à ceux qui se débattent encore, à ceux qui commencent à peine à se débattre.

Je reconnais pourtant que l'objection ici ne tient guère. Un vieil homme n'en a pas toujours fini avec les difficultés de cet ordre. La vieillesse n'arrange rien, pour ceux qui ne possèdent pas la paix de Dieu. Quand elle n'est pas tournée vers l'éternité toute proche, la vieillesse risque d'être un temps

d'épreuve redoublée parce que l'imagination chez le vieillard se substitue horriblement à ce que lui refuse la nature. Les propos de mes contemporains sont souvent plus salaces que ceux des jeunes gens. Il faut que la vieillesse soit sainte, sinon elle est obsédée.

Donc, tout vieux que je suis et tout chrétien que je m'efforce d'être, l'âge ne suffirait pas à m'enlever le droit de dire à un jeune homme : il faut être pur.

Mais je vois une autre objection qui, celle-là, me concerne seul. Je suis né à une époque très lointaine, dans un milieu très singulier où les idées étaient aux antipodes de celles qui ont cours aujourd'hui touchant les choses de la chair. Je suis resté trop proche de l'enfant que je fus pour qu'un pareil sujet m'inspire des propos qu'un jeune homme d'aujourd'hui puisse écouter sans sourire.

L'enfant que je fus... J'étais le dernier fils d'une mère devenue veuve très jeune, entrée dans le veuvage comme en religion, très scrupuleuse, et qui se considérait comme chargée à la lettre de mon destin éternel. En ce temps-là, la pureté du cœur et du corps n'était pas une des vertus chrétiennes. C'était la Vertu. Quand on disait : la vertu, la sainte vertu, c'était de pureté qu'il s'agissait. Le scrupule des âmes scrupuleuses cristallisait autour des seuls manquements de cet ordre. Il est difficile de concevoir aujourd'hui ce monde d'avant Freud.

Refoulement, complexes : quand j'étais un enfant, nos éducateurs étaient à mille lieues d'imaginer quel péril ces mots dénoncent. La vertu de l'enfance et de l'adolescence, c'était d'ignorer ces choses, de n'en pas parler, bien sûr, mais même de n'y pas penser. Y arrêter sa pensée suffisait à vous précipiter à l'abîme. N'en pas parler, n'y pas penser. Ignorer son propre corps. Il nous fallait vivre en union avec une bête féroce qui devait nous demeurer inconnue.

L'enfant spartiate et le renard caché sous sa robe, quoi ! Jusqu'où allaient les défenses, les précautions contre nous-mêmes auxquelles on avait recours, je ne le rapporterai pas de peur de faire rire. Or il n'y avait pas de quoi rire.

Cette éducation de la pureté telle que je l'ai subie mordait peu d'ailleurs sur la plupart des enfants. C'étaient de petits canards : l'eau coulait sur leurs plumes sans les mouiller. Les suites en étaient graves, en revanche, pour les garçons trop sensibles. Les refoulements et les complexes chez certains, cela peut donner le pire. Cela peut donner au mieux ce qui s'appelle un romancier catholique, et alimenter une fructueuse carrière d'écrivain. Ce qu'il en a coûté réellement au bénéficiaire, Dieu seul le sait.

Je suis donc l'homme le moins capable d'imaginer ce que signifie pureté pour de jeunes chrétiens d'aujourd'hui si différents de celui que je fus, des jeunes gens à qui tout fut révélé, dès l'âge de raison et quelques précautions qu'aient prises leurs édu-

cateurs, et qui baignèrent dès l'enfance dans cette atmosphère créée par le cinéma. Le sang et le sexe, la chair possédée et la chair torturée et assassinée, on peut dire que l'enfant des grandes villes avance aujourd'hui dans la rue entre des panneaux réclame où ce n'est pas tant le corps humain, que le sexe qui est exalté — où ce n'est pas le courage ni même la force mais la violence et le crime. Dans ce monde, tel qu'il existe, l'éducateur doit moins préserver l'enfant que le prémunir et que l'armer.

Ce que je crois implique un déchirement, né d'une contradiction entre la loi chrétienne, son exigence de pureté si singulière, et sur laquelle on ne l'a jamais vu transiger, et la loi et l'exigence de la nature et l'immense complicité qu'elle trouve au dehors. Aux heures troubles, aux heures noires, je me serai senti exilé de la vie simple et normale, et de ce qui, pour le reste des hommes, est le bonheur.

Mais quoi ! je savais en ces heures-là, ce que j'ai toujours su : ce geste, cet acte n'est

pas un geste, n'est pas un acte comme un autre. Cet appétit ne ressemble pas à nos autres appétits. Je laisse de côté l'aspect moral ou religieux du problème. Pour beaucoup d'hommes — pour ceux qui inclinent à la volupté et pour ceux, moins nombreux d'ailleurs qu'on n'imagine, que dominent les passions du cœur, le problème est de n'être pas dévorés par cette part d'eux-mêmes : l'animalité. Dominer la vie ne va pas sans dominer la part instinctive de l'être. L'art de vivre, pour le païen, consiste à user et ne pas abuser. Mais précisément, et l'acte de chair ici se manifeste comme ne ressemblant à aucun autre, son exigence est forcenée, et participe de l'infini. Cette marée est capable de tout recouvrir, de tout emporter : « Que nous importe ! Nous sommes libres d'en courir le risque... » Il est vrai — mais ce risque, ce n'est pas nous seuls qui le courons — nous entraînons avec nous beaucoup d'autres créatures. Ce n'est pas mon propos de m'attendrir sur les filles sacrifiées aux méchants garçons. Dans

cette jeunesse qui se pourchasse, c'est souvent le garçon qui est pourchassé. Il reste qu'au soir de la vie, des visages remontent du fond de notre jeunesse. Que de pleurs nous voudrions essayer, et peut-être que d'ombres douloureuses à qui nous voudrions demander pardon ! Qu'en a-t-il coûté à ceux et à celles qui nous ont chéris ? C'est une question qui sera posée à chacun de nous. C'est là-dessus que nous serons jugés.

Mais enfin si tout doit finir à la mort, il n'y a pas de risque qui tienne contre cet appel de l'être vers un autre être, contre le désir d'aimer et d'être aimé et de posséder ce qu'on aime. L'amour est infiniment plus que le plaisir. Quel homme, quelle femme, s'ils ont aimé, ce qui s'appelle aimer, fût-ce contre toutes les règles et toutes les lois, quel homme, quelle femme, peuvent le regretter et en rougir et n'y pas penser comme au seul moment de leur vie où ils auront vécu ? Et c'est bien vrai que rien ne compte en ce monde que l'amour ;

j'en conviens sans peine puisque c'est l'amour, c'est notre amour qui exige que nous soyons purs, nous autres chrétiens. C'est l'unique raison de notre folie.

Je ne suis pas un moraliste. Je ne crois pas à la morale en tant que morale. Nous aimons Quelqu'un qui a dit : « Bienheureux les cœurs purs... » Nous aimons Quelqu'un qui a dit : « Si vous ne devenez semblables à l'un de ces petits, vous n'entrerez pas dans mon Royaume. » Nous aimons Quelqu'un qui a dit de nous arracher l'œil si notre œil nous scandalise.

Ce Quelqu'un dont l'exigence est telle, ce Quelqu'un, nous l'aimons plus que nous ne le savons, peut-être. Il faut avoir atteint le déclin de la vie pour s'en rendre compte. Toutes les autres amours ont passé... On reste seul avec Celui-là « Moi seul qui suis resté... » Or c'est une vérité d'expérience pour le chrétien : l'impureté nous sépare de

Dieu. La vie spirituelle obéit à des lois aussi vérifiables que celles du monde physique. Même le monstre d'impureté qu'était l'enfant Rimbaud le savait, constatait qu'il était séparé par presque rien de la vérité « qui peut-être nous entoure avec ses anges pleurant ! » Et tout à coup ce cri : « O pureté ! Pureté ! C'est cette minute d'éveil qui m'a donné la vision de la pureté ! Par l'esprit on va à Dieu ! Déchirante infortune ! »

La pureté est la condition d'un plus haut amour — d'une possession qui l'emporte sur toutes les possessions : celle de Dieu. Car c'est de cela qu'il s'agit et de rien de moins. Et s'il ne s'agit pas de cela, pourquoi nous interdire ce dont le reste du monde fait sa joie ?

La possession de Dieu, cela ne concerne pas seulement les saints et les mystiques. Le plus humble chrétien, pour peu qu'il ait ce commencement d'amour qui est nécessaire, selon le catéchisme qu'on m'apprenait, pour être pardonné, ce chrétien-là est capable de

Dieu. Je méprise si peu ce que les hommes appellent amour que je ne vois rien ni personne qui mérite qu'on le lui sacrifie, sinon l'amour lui-même, l'amour vivant, cet Amour qui est le vrai nom de Dieu : « Dieu est amour. »

C'est ce que signifie *Le Soulier de satin*. Claudel, qu'il place haut l'amour humain ! Ce qui lie Prouhèze à Rodrigue, c'est vraiment la part divine de leur être qui s'appelle, qui se cherche, qui tend à se posséder — et pourtant cela, que Prouhèze ne consent pas à sacrifier — ce serait au-dessus de ses forces — elle consent à ce que la grâce l'en sépare et creuse cet abîme entre elle et son bien-aimé. Renonçant à son amour, elle le garde à jamais. Si Prouhèze s'était donnée à Rodrigue, leur liaison eût fini comme toutes les liaisons dans l'accoutumance, dans l'ennui, peut-être dans le dégoût et peut-être dans la haine. Nous possédons à jamais la

créature à laquelle nous avons renoncé.

Ce cœur, ce pauvre cœur plein de la créature aimée, ou désirée, y renonce, mais non pas en échange de rien. Nous la donnons en échange d'une perle sans prix que chacun de nous, pécheurs, peut tenir dans son poing serré.

Vous êtes aimés tels que vous voilà — exactement comme lorsque vous aimez quelqu'un, le pire de lui-même vous attendrit parfois : ses défauts sont plus charmants que les vertus des vertueux. Le Créateur aime ainsi sa créature. Le même Seigneur qui a des paroles si dures contre l'impureté : « Si ton œil te scandalise, arrache-le... » ou encore contre les scandaleux : « Il vaudrait mieux leur attacher une meule de moulin au cou.. », ce même Seigneur n'a que des paroles de miséricorde et de pardon pour la femme adultère, pour celle de Samarie, pour celle à qui il fut beaucoup pardonné parce qu'elle avait beaucoup aimé. Ce sont les exemples classiques. Mais chaque fois que, dans l'Évangile, le Seigneur dit : « Tes

péchés te sont remis... » il efface d'un seul mot, d'un seul regard, toutes les pauvres abominations d'une vie d'homme et qui sont, à toutes les époques et chez tous les hommes et chez toutes les femmes, toujours les mêmes.

J'entends bien que tous les pécheurs ne sont pas pareils. Et qu'il y a des fautes plus honteuses que d'autres. Mais si saint Paul le manifeste en dénonçant certaines abominations comme plus abominables — le Seigneur, lui, nous dit : « Heureux les cœurs purs. » Il nous dit de retrouver l'esprit d'enfance et il nous le dit à tous. Le point d'où chacun doit s'avancer vers lui, Il ne le juge pas. Les courtisanes entreront avant nous dans le Royaume. Nous ne savons pas ce qu'est le vrai péché, la vraie impureté. Il y a une obscénité de la fausse pureté chez certains obsédés. Ils oublient que le plus monstrueux de nous-mêmes est presque toujours la part héritée et non acquise.

Le mariage chrétien, si tendrement unis que soient les époux, n'est pas un remède

contre la convoitise ; il est un mur que nous dressons entre nous et cette convoitise qui, chez certains, dépasse infiniment l'acte charnel et ne saurait s'apaiser dans la vie du couple, car il s'agit de cet attrait des créatures inconnues, de ce goût de l'aventure et des rencontres de hasard. C'est un mal dont nous ne sommes pas tous atteints. Ce qu'il faut reconnaître, c'est que le mariage chrétien ne simplifie rien pour ce qui touche à la pureté et que dans cet ordre il suscite un monde de difficultés qui lui sont propres.

Un scrupule me vient tout à coup : je cède à l'obsession de l'époque, je parle comme un homme d'aujourd'hui pour qui la primauté du sexuel ne fait pas question. Au vrai, nous ne sommes pas tous voués aux grandes passions et rien de si vrai n'a été dit par aucun de nos moralistes que le mot de La Rochefoucauld : « Que d'hommes n'auraient jamais aimé s'ils n'avaient jamais entendu parler d'amour ! » Et il est vrai que nous naissons prédisposés aux aven-

tures du cœur, ou au contraire, peu doués pour les passions.

Ce qui revient à dire que le problème est différent pour chacun de nous : il n'y a, en ce qui concerne la chair, que des vérités particulières. Chacun de nous a ou a eu son drame. Ou son drame a été de n'en pas avoir. Beaucoup n'ont eu d'autre bonheur que le fade bonheur des peuples sans histoire — et beaucoup auront, toute leur vie, été obsédés par un désir, possédés par une faim à laquelle ils auront résisté, contre laquelle ils auront lutté ou dont au contraire ils seront devenus les esclaves et qu'ils n'auront eu d'autre souci que de contenter et d'assouvir ; mais qu'ils l'aient dominée ou qu'ils en aient été possédés, tout leur destin est comme coloré par cette passion secrète, avouée ou refoulée — et tout leur paraît fade, et comme ne les concernant pas, qui n'est pas un certain visage, un certain être, toujours le même au fond, et qu'ils poursuivent toute leur vie de créature en créature. Il n'y a que des histoires particulières,

que des drames particuliers : « Quelles solitudes que tous ces corps humains ! »

Mais toutes ces solitudes, tous ces problèmes uniques et différents, pour nous chrétiens, relèvent de la même grâce, du même amour. Il y a une réponse du Christ à la question posée par chacune de nos vies. Si votre cœur est vide, Il est là pour le combler, — s'il est occupé d'un objet indigne et dont la possession tend à nous avilir, le Christ est encore là pour se substituer souverainement et absolument à cette faim et à cette soif, pour y substituer une autre soif et une autre faim.

La pureté n'est pas une vertu négative, elle ne consiste pas à suivre les règles morales d'un maître tatillon et pudibond qui épie nos moindres regards et qui nous oblige à avoir toujours à la main le mouchoir de Tartuffe. Il faut être pur parce que le Seigneur le veut et que son amour ne souffre pas de par-

tage — mais il faut être pur aussi pour être libre de se donner aux autres — car l'amour du Christ, c'est l'amour des autres. « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'étais nu et vous m'avez vêtu, prisonnier et vous m'avez visité. » Aucun chrétien ne conçoit plus la vie chrétienne uniquement sous l'angle du salut individuel qui dominait tout dans le système d'éducation que j'ai subi. Se donner, c'est la vocation de tous. Pour se donner aux âmes, il faut renoncer aux corps, sauf à celui avec lequel nous sommes appelés à devenir une seule chair. Dure loi, mais qui ne nous exile pas de l'amour, qui nous y introduit au contraire, qui fonde notre vie sur une double conquête spirituelle : la nôtre d'abord et puis celle des êtres que le Seigneur met sur notre route, non pour que nous abusions d'eux, mais pour que nous les sauvions.

Et si cette vocation paraît trop sublime à un jeune être, si la connaissance qu'il a de lui-même, de sa chair exigeante et passionnée, le décourage de tenter cet effort de

domination et de maîtrise, qu'il ne se laisse pas impressionner par les misères, par les chutes qui jalonnent nos pauvres vies. Dieu est amour. Et Celui qui a revêtu notre chair, qui s'est fait chair, connaît les pièges qu'elle nous tend. Il a expérimenté le déséquilibre en nous que crée cette alliance d'un corps dont l'animalité est si aveugle et si puissante, et d'une âme faite pour Dieu, — Lui qui étant un homme, était le Fils du Père.

Cette chair, il ne faut surtout pas la mépriser. Elle n'est pas l'ennemie dont on m'apprenait quand j'étais enfant à avoir honte et à avoir peur. Telle qu'elle est, elle a été sanctifiée par le Fils de l'Homme qui l'a revêtue et elle est sanctifiée par cette présence de l'âme qui la pénètre, qui est capable de Dieu et qui non seulement en est capable, mais si elle garde l'état de grâce, si elle demeure pure, en déborde à la

lettre, oui déborde de Dieu, selon la promesse qui nous a été faite : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure. » Et elle est sanctifiée par la petite Hostie, par l'agneau de Dieu ; aussi souvent que le cœur nous en dit.

La chair nous humilie. C'est peut-être par là qu'elle nous peut le mieux servir. Mais il ne faut pas qu'elle nous désespère ; il y a une pureté de désir en nous que voit Celui qui mesure mieux que nous la part de l'hérédité et de ce qui relève de la pathologie, et de tout ce qui nous fait mieux comprendre, quand nous y songeons, le regard de tendresse et de pitié dont le Seigneur enveloppe toutes les Maries et tous les lépreux — car il n'a de paroles dures que pour les scribes et pour les pharisiens hypocrites — non pour les pécheurs. Comme j'aime ce que j'ai lu de l'abbé Huvelin, ce vicaire de Saint-Augustin, qui a converti et dirigé le Père de Foucauld — qu'il ne pou-

vait voir aucun homme sans avoir envie de l'absoudre !

Nous avons cette source de pardon à notre portée, nous autres catholiques. Elle nous préserve de l'enlèvement. Elle nous donne la mesure de ce que le Seigneur voulait dire quand il nous disait qu'il fallait pardonner plus de septante fois sept fois — car il nous remet nos misères, il les efface, il les a déjà payées. Notre passé, si lourd qu'il soit, nous l'avons abandonné à sa miséricorde. Plus je vieilliss, plus j'approche du dernier rivage, et plus il m'est donné de mesurer du regard tout ce qui s'est accumulé dans une longue vie, eût-elle été honnête selon le monde, et plus je mesure aussi, écrivain, la responsabilité de tout être qui parle et qui écrit et qui agit sur les esprits, et s'il fut romancier, sur l'imagination, sur le cœur, sur le cœur de chair.

Et pourtant plus j'approche de ce jour terrible du compte à rendre et moins je le redoute, parce que l'amour de Dieu qui est en nous, c'est Lui qui nous le donne, c'est

de Lui que cet amour nous vient et qu'il est le témoignage irrécusable que nous sommes nous-mêmes aimés et donc pardonnés. Et même si nous ne le ressentons pas, cet amour, s'il tient tout entier dans notre volonté, si nous avançons dans la nuit touchant comme cette pauvre femme la frange du manteau — et le Seigneur ne se retourne pas — cet amour-là aussi doit suffire à nous rassurer. Car ce n'est pas le sensible qui compte, mais le vécu : ce que nous faisons pour le Christ, c'est cela qui compte.

Au soir de la vie, il n'y a pas de plus grand bonheur que de l'avoir aimé. La fidélité du jeune homme au Christ est payée au centuple par la fidélité du vieillard qu'il sera un jour. Ce jour qui lui paraît si lointain. Et à moi, que la jeunesse me semble si proche ! C'était hier, il me semble, que j'étais l'un de ces garçons. Et je n'ai aucune peine à me représenter leur vie, à imaginer leurs difficultés, ces entraînements, cette brusque folie et, à certaines heures, la tentation de tout renverser et de ne plus reconnaître

d'autre loi que celle du désir. Mais, ce n'est pas le désir, c'est la pureté ou du moins l'effort, le combat que nous menons pour la sauvegarder ou pour la reconquérir qui fait de nous des vainqueurs.